Apprendre à lire, apprendre à vivre

I

Arnold I. Davidson

À plusieurs reprises Pierre Hadot met en évidence le lien entre l'idée d'exercices spirituels et sa pratique historico-philologique :

> Au début [...] le problème était pour moi d'expliquer les incohérences – apparentes – des philosophes [...] j'en suis venu à penser que ces apparentes incohérences s'expliquaient par le fait que les philosophes antiques ne cherchaient pas avant tout à présenter une théorie systématique de la réalité, mais à apprendre à leurs disciples une méthode pour s'orienter aussi bien dans la pensée que dans la vie [1].

Cette méthode d'orientation, la pratique des exercices spirituels, nécessite une certaine forme d'attention et de rencontre : « tout exercice spirituel est dialogique, dans la mesure où il est exercice de présence authentique, à soi et aux autres [2] ». L'exercice dialogique de présence authentique est une activité de toutes les facultés de l'esprit qui modifie même notre pratique habituelle de lire.

En fait, parmi les cibles de Pierre Hadot, on trouve un combat contre un mode de lecture philosophique, toujours plus répandu, qui essaie de démontrer que le lecteur, le philosophe contemporain, est plus intelligent que l'auteur du texte qu'il est en train de « lire ». Sans perspective historique, sans travail philologique d'interprétation, il n'y a jamais de vraie rencontre,

1. Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre. Entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold I. Davidson*, Paris, Le Livre de poche, 2003, « Biblio essais », p. 148.
2. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 44.

mais simplement une projection de soi-même, sans souci dialogique de l'autre, un subjectivisme au pire sens du terme.

> [...] on ne peut traiter un texte ancien comme un texte contemporain, on risque d'en déformer complètement le sens. C'est souvent l'erreur des philosophes analytiques de traiter les philosophes sans aucun recul historique. On croirait presque qu'ils s'étonnent du fait que, curieusement, Aristote ait ignoré les *Principia mathematica* de Russell et Whitehead. Il me semble que la première qualité d'un historien de la philosophie, et sans doute d'un philosophe, c'est d'avoir le sens historique [1].

Ce sens historique qui nous permet de prendre du recul par rapport à nous-mêmes est souvent absent dans nos façons de lire actuelles, y compris dans la lecture philosophique universitaire. On pourrait appeler ce type de lecture philosophique contemporaine, critiqué par Hadot, la lecture *égocentrique* du texte, étant donné que, tout compte fait, ce n'est que l'ostentation évidente de nos propres compétences d'argumentation intellectuelle abstraite.

Dans son magnifique essai «Austin at Criticism», Stanley Cavell décrit, avec une précision moqueuse, cette lecture égocentrique contemporaine :

> Le philosophe semble incapable d'aller très loin sans critiquer son passé, de même que l'art ne peut avancer sans l'imiter ou la science sans le récapituler. Et rien de plus pénible que ces démonstrations répétées – reproductibles à la demande par n'importe quel étudiant de bon niveau – de la manière dont Descartes s'est trompé à propos du rêve, Locke à propos de la vérité, Berkeley à propos de Dieu, Kant sur les choses en soi ou sur la valeur morale, Hegel sur la «logique» et Mill sur le «désirable», etc., ou de la manière dont Berkeley a mal compris Locke, Kant mal compris Hume, Mill rien compris à Kant, tout le monde a mal compris Mill, etc. De telles «explications» sont sans doute essentielles, et peuvent rendre compte de tout ce que vous voudrez – sauf des raisons qui ont jamais pu pousser quelque esprit doué d'intelligence ou de la moindre envergure à s'intéresser à la philosophie [2].

En revanche, pour Pierre Hadot, lire un texte antique, en essayant de pratiquer la vertu d'objectivité, devient un exercice spirituel, c'est-à-dire un détachement de soi-même, un dépassement de ses propres préjugés et

1. Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre*, *op. cit.*, p. 125.
2. Cité dans Arnold I. Davidson, «Éthique, philosophie et exercices spirituels», *Europe*, n° 906, 2004, p. 153-154.

présuppositions, de ses habitudes implicites, voire aveugles. L'activité de lire est ainsi en mesure de provoquer un changement de sa propre vision du monde. Lorsque lire est une rencontre avec un texte étranger, l'opacité du texte peut nous aider à examiner notre vision du monde, à nous poser des questions sur nous-mêmes. Percevoir des choses comme étranges, « c'est transformer son regard [...] en se libérant de l'habitude et de la banalité [1] ». Mais les philosophes n'aiment pas l'étrangeté, car c'est une expérience qui implique un moment, souvent pénible, d'incompréhension. On ne comprend pas ce qu'on lit et, on le sait bien, les philosophes doivent tout comprendre sans jamais admettre une limite à leur intelligence. Reconnaître sa propre incapacité de comprendre réclame une certaine maturité qui est plutôt une vertu spirituelle qu'intellectuelle.

Dans son livre de conversations avec Alan Clements, riche en exemples d'exercices spirituels, Aung San Suu Kyi raconte sa lecture du livre de George Eliot, *Middlemarch* :

> On y trouve un personnage, le Dr Lidgate, dont le mariage a tourné au désastre. Je me rappelle une remarque à son sujet, signifiant que ce qui lui faisait peur, c'était de ne plus être capable d'aimer sa femme qui l'avait déçu. À la première lecture, j'ai trouvé cela assez curieux. Ce qui montre que j'étais très immature à cette époque. Je me demandais s'il n'aurait pas dû davantage avoir peur qu'elle cesse de l'aimer. Mais maintenant je comprends son sentiment. S'il avait cessé d'aimer sa femme, il aurait été complètement vaincu. Sa vie entière aurait été une désillusion. J'ai toujours pensé que si j'avais commencé à haïr mes ravisseurs, [...] je me serais vaincue moi-même [2].

Combien de philosophes sont prêts à affirmer, après la lecture d'un texte : « Ce qui montre que j'étais très immature à cette époque » ? Et Aung San Suu Kyi prend cette expérience de lecture comme point de départ pour tirer une conclusion philosophique sur le rapport entre avoir peur et haïr. Elle déclare qu'elle n'avait pas eu peur de ses ravisseurs : « [...] je ne les haïssais pas et vous ne pouvez pas vraiment avoir peur de gens que vous ne haïssez pas. La haine et la peur vont de pair [3]. » D'une manière générale, chez Pierre Hadot l'exercice de l'objectivité dans l'interprétation est lié

1. Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre, op. cit.*, p. 158. Dans ce contexte Hadot cite l'historien Carlo Ginzburg.
2. Aung San Suu Kyi, *Ma Birmanie. Conversations avec Alan Clements*, Paris, Stock, 2008, p. 54.
3. *Ibid.*, p. 55.

à la nécessité de « se défaire de sa subjectivité [1] » ; de la même façon, Aung San Suu Kyi affirme que sa recherche de la vérité est « en un sens la lutte pour surmonter la subjectivité [2] ».

Ce n'est pas par hasard que Pierre Hadot a passé presque toute sa vie comme traducteur de textes anciens. Comme Jorge Luis Borges qui affirmait : « le traducteur est un lecteur particulièrement minutieux », on peut dire que Pierre Hadot est un traducteur/lecteur toujours prêt à apprendre d'un texte, à se mettre à l'épreuve ; il ne veut pas imposer sa subjectivité au texte [3]. En effet, l'exercice spirituel de lire un texte de Plotin ou de Marc Aurèle, mais aussi de Nietzsche ou de Wittgenstein, peut être un mouvement par lequel on est amené, selon les mots de Maurice Merleau-Ponty, cités par Hadot, à « rapprendre à voir le monde [4] ». Ce mouvement qui transforme notre propre vision du monde est lent et difficile ; jusqu'à un certain point c'est même un mouvement contre soi-même qui se méfie des méthodologies qui percent les textes « comme un couteau qui coupe le beurre [5] ». Le sens de cette pratique d'apprendre, de désapprendre et de rapprendre, est bien résumé par Carlo Ginzburg : « Apprendre le métier – soit celui de l'interprète, soit le métier de vivre en général – veut dire alors apprendre à apprendre [6]. » Ce type de formation, de capacité spirituelle, exige une attitude philologique, au sens large du mot « philologie » : « une habitude mentale qui nous permet d'écouter et d'interpréter la voix des autres, du passé mais aussi des contemporains, sans prévariquer [7] ». C'est une attitude à la fois épistémologique et éthique, une manière de lire et de vivre, précisément l'attitude à laquelle vise Hadot. Écouter, apprendre, s'exercer – ce sont les activités philosophiques de Pierre Hadot. Pour finir je voudrais citer les paroles de Confucius : « Le Maître dit : "Qui peut extraire une vérité

1. Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre*, *op. cit.*, p. 114.
2. Aung San Suu Kyi, *Ma Birmanie*, *op. cit.*, p. 77.
3. Jorge Luis Borges, « Borges su Borges », in Norman Thomas di Giovanni (dir.), *In quante lingue si può sognare ?*, Milan, Leonardo Editore, 1991, p. 87.
4. Pierre Hadot, *La Philosophie comme manière de vivre*, *op. cit.*, p. 157, et Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, *op. cit.*, p. 347.
5. Carlo Ginzburg et Arnold I. Davidson, « Il mestiere dello storico e la filosofia », *Aut aut*, avril-juin 2008, p. 188. Il s'agit des propos de Carlo Ginzburg.
6. *Ibid.*, p. 191.
7. Dino Messina, « Ginzburg, mio padre. Filologo della libertà », *Corriere della Sera*, 1er mai 2009, p. 38. Il s'agit des propos de Carlo Ginzburg.

neuve d'un savoir ancien a qualité pour enseigner"[1].» Au milieu de toutes les modes philosophiques, Pierre Hadot reste un grand enseignant.

II

Frédéric Worms

Une seule et même erreur nous empêche de vivre et de lire, un seul et même effort nous est nécessaire pour lire, mais aussi pour vivre.

Telle est en tout cas, à nos yeux, la thèse simple qui fait d'abord l'unité de l'œuvre de Pierre Hadot, de sa philosophie, mais aussi sa diversité non moins profonde, d'une lecture de la philosophie antique, profondément renouvelée, à la philosophie contemporaine, entièrement traversée, sans oublier le parcours de l'une à l'autre, que la présente étude collective accompagne, pour la première fois, dans toutes ses dimensions.

Quelle est donc cette erreur, quel peut bien être cet effort, pour avoir de telles conséquences ?

Ils peuvent paraître simples, voire trop simples. Ils ne portent « que » sur ce que sont, ou sur ce que font, les textes de la philosophie.

L'effort qui nous est demandé est en effet le suivant : il consiste à comprendre qu'un texte de philosophie ne nous met pas seulement en relation avec un contenu ou avec un savoir, mais aussi, ou plutôt *d'abord*, avec nous-même et avec la *nature*, en son sens le plus immédiat, de la vie la plus individuelle à la plus cosmique, ainsi que, inséparablement, avec un autre homme et avec la *culture*, en son sens le plus élevé, cette fois, de la culture de soi à la culture commune et historique.

Ainsi, l'erreur ne consiste pas seulement à méconnaître la philosophie comme « manière de vivre », même si c'est d'abord ce à quoi, selon Pierre Hadot, il faut toujours revenir.

Elle consiste aussi à méconnaître la philosophie, dans sa tradition, comme travail d'écriture mettant en œuvre ce travail de vivre, qui inséparablement témoigne

1. Confucius, *Entretiens de Confucius*, éd. Pierre Ryckmans, Paris, Gallimard, 1987, p. 15.

d'un travail sur soi et le transmet aux autres, tissant ainsi, entre les singularités de celui qui écrit et de celui qui lit, la trame de la culture et de l'histoire.

Plusieurs conséquences découlent de cette double tâche, dont il faut toujours tenir ensemble les *deux* bouts. Nous en soulignerons, d'un mot, les trois principales.

La première est l'invention, ou la reprise, par Pierre Hadot, de la manière de lire la philosophie qui témoigne de la philosophie comme manière de vivre. Celle-ci est clairement exposée dans le grand texte intitulé *Exercices spirituels*, lequel comprend les quatre sections significatives suivantes : « Apprendre à vivre », « Apprendre à dialoguer », « Apprendre à mourir » et, enfin, « Apprendre à lire ». La première tâche est d'apprendre à lire des textes pour apprendre à vivre. C'est ce sur quoi se termine ce texte magnifique :

> Nous passons notre vie à « lire », mais nous ne savons plus lire, c'est-à-dire nous arrêter, nous libérer de nos soucis, revenir à nous-mêmes, laisser de côté nos recherches de subtilité et d'originalité, méditer calmement, ruminer, laisser les textes nous parler[1].

On notera, ainsi, que lire, en ce sens fort, c'est à la fois revenir à soi et « laisser les textes nous parler », en dépassant le conflit des vanités, celle de « l'auteur » et de « l'exégète », pour permettre une rencontre plus profonde, qui ne cherche pas tant à comprendre le texte en s'imposant à lui qu'en se laissant affecter par lui, qui, surtout, retrouve dans le lecteur la suspension nécessaire à l'exercice que fut l'écriture, et met ainsi en contact deux efforts de travail sur soi, et non pas deux soi qui seraient donnés et n'auraient plus qu'à se mirer l'un dans l'autre.

Mais si c'est là l'essentiel, cette dernière section aura été plus loin, jusqu'à définir une méthode, une (la) manière de lire la philosophie comme manière de vivre.

Le principe général en est le suivant : « Nous sommes ainsi conduits à lire les œuvres des philosophes de l'Antiquité en prêtant une attention accrue à l'attitude existentielle qui fonde l'édifice dogmatique. » Ce qui se précise par exemple ainsi :

1. Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, *op. cit.*, p. 73-74, suivi, pour conclure, d'une citation exemplaire de Goethe.

> Dans ces œuvres philosophiques, en effet, la pensée ne peut s'exprimer selon la nécessité pure et absolue d'un ordre systématique, mais elle doit tenir compte du niveau de l'interlocuteur, du temps du *logos* concret dans lequel elle s'exprime [1].

Une série de règles concrètes en découle, qui définissent un véritable art de lire. L'essentiel est donc d'abord là, qu'il ne faut pas oublier : définir la philosophie comme « manière de vivre » ce n'est pas oublier la nécessité de lire, c'est au contraire la reprendre et la transformer, la rendre plus importante encore. Il faut s'opposer à la philosophie conçue comme seul savoir, indépendamment de sa source et de ses effets dans notre vie ; mais il faut aussi s'opposer à la philosophie comme rapport des vanités, de celui qui parle ou écrit à celui qui écoute ou lit ; la seule manière de s'en déprendre est une autre manière de lire ou d'entendre, rigoureuse et informée, qui à la fois retrouve le souci de vivre dans la structure du discours, et en même temps l'exercice de la pensée dans le souci de vivre.

Ce n'est bien sûr pas un hasard si ce double effort est mené par Pierre Hadot, avec une rigueur admirable, sur la « philosophie antique » dans ses diverses figures. Mais ce qu'il faut souligner ici, ce dont témoigne de manière impressionnante le présent recueil d'études, c'est que cette thèse ne saurait se restreindre, en aucun sens étroitement « historien », à la philosophie antique si l'on entend par là un secteur déterminé des archives ou des bibliothèques. Ce que Pierre Hadot retrouve dans la philosophie antique, c'est bien une double direction qui ouvre à la fois à un travail intemporel ou universel de chacun sur soi, et à la reprise constante, différente, discontinue, d'une histoire. On ne sera pas surpris alors que son œuvre ait la double portée, à partir et au-delà de la philosophie antique, d'une philosophie et d'une histoire de la philosophie, d'une recherche singulière dont les fils, les nœuds, les pointes, surgissent à chaque tournant, et d'un parcours intégral, ou si l'on veut d'une série de rencontres singulières, jalonnant toute l'histoire de la pensée jusqu'à aujourd'hui. C'est sur cet aspect, plus encore que sur « l'influence », décisive, exercée par Pierre Hadot sur nos contemporains, au premier rang desquels Michel Foucault, qu'insiste le présent volume : de Montaigne jusqu'à Wittgenstein, en passant par Goethe, Thoreau ou Nietzsche, c'est une véritable orientation dans la culture que cette philosophie, comme toute philosophie, nous permet aussi, dans son souci vital et cosmique même, de

1. *Ibid.*, p. 66.

retrouver. À chaque fois, la lecture met en œuvre sa multiple règle : retrouver l'art d'écrire en tant que travail sur soi de l'auteur, mais aussi travail du style et de la communication avec un lecteur, en se distinguant également des autres exercices singuliers qui ont ensemble et dans leurs différences jalonné une culture commune de la singularité. Par son œuvre propre comme par son influence singulière, par les médiations entre tant de différentes figures (parmi lesquelles Bergson depuis une citation donnée au baccalauréat, Jean Wahl, premier directeur de thèse, et bien d'autres), ainsi que par le parcours biographique qui s'entrecroise avec elles, notamment dans l'entretien inédit avec Arnold I. Davidson, Pierre Hadot apparaît alors, à tous égards, comme l'une des figures majeures de la philosophie contemporaine.

On reviendra cependant, pour finir, sur un dernier point, sur ce qu'il y a de commun entre « lire » et « vivre » ici, c'est-à-dire, finalement, cette expérience *relationnelle* que, dans les deux cas, le verbe *apprendre*, dans sa double portée d'épreuve et d'enseignement, peut bien permettre de résumer. On « apprend » à vivre, d'abord parce que la vie est épreuve ou expérience de soi, du monde, d'autrui, dans une série de ruptures qui sont autant de questions, ou même, d'abord, d'exclamations, et qui font, pour ainsi dire, « entrer » dans la philosophie. Cet apprentissage de la vie est ce qui conduit à apprendre la philosophie, qui en effet en part et y retourne. Au passage, ou dans le même mouvement, cet apprentissage devient un enseignement, cette relation *avec* le monde devient une relation *entre* les hommes. Sans doute l'était-elle déjà : il n'y a pas de relation au monde qui ne passe déjà par une relation entre les êtres, par une culture. Mais la rupture même de la relation au monde, dans l'épreuve diverse de la vie, oblige à une sorte de redoublement de la relation entre les hommes, qui passe par l'enseignement et par la culture, et qui définit la philosophie. Apprendre, en français, peut aller dans les deux sens de la relation : j'apprends de et j'apprends à quelqu'un. Apprendre à vivre, comme apprendre à lire, c'est apprendre que la vie est une relation à soi et à Tout, dans laquelle prend place (ou qui prend place dans) la relation entre les hommes, en visant à la libérer de tout ce qui la masque et la referme à elle-même, à soi et au monde. Ainsi l'enseignement de Pierre Hadot sur l'enseignement (chez « les anciens et les modernes », selon le titre de l'entretien inédit ici retranscrit), est bien d'abord pour son lecteur, indissociablement, une rencontre avec quelqu'un, avec la philosophie, et avec soi-même.